

Lecture et Partage – Compte rendu du Rendez-vous virtuel du 11 janvier 2021

Notre dernière réunion s'est déroulée, pour la première fois, en visio, sur la proposition de Claudine. Comme vous semblez avoir été satisfaits et que le retour en présenciel peut en gêner quelques un(e)s parmi nous, la prochaine se fera sous le même régime.

Revenons- en au compte rendu du 11 janvier.

1 – Corinne

« **Œuvres** » de **Svetlana ALEXIEVITCH**

Paru en 2015, année de la remise de son prix Nobel de littérature, il est composé de 3 livres :

- « **La guerre n'a pas un visage de femme** »
- « **Derniers témoins** »
- « **La supplication** »

Les 2 premiers sont des romans sur la seconde guerre mondiale ; le 3ème relate l'après Tchernobyl.

J'avais cet ouvrage depuis sa sortie mais je ne l'avais pas encore lu.

J'ai lu le 1er livre en décembre, mais je n'avais pas souhaité en parler compte tenu de la gravité du sujet.

Svetlana Alexievitch née le 31 mai 1948 à Stanislav est une personnalité littéraire, journaliste russophone soviétique puis biélorusse, connue pour ses engagements. Sa popularité s'est renforcée depuis qu'elle a reçu le Nobel.

Depuis la réélection du président Loukachenko et les mobilisations pour la démocratie, Svetlana est menacée car elle soutient le mouvement d'opposition.

Son travail littéraire repose sur la constitution progressive d'archives subjectives et souterraines de la Russie.

Le livre « **La guerre n'a pas un visage de femme** » sorti en 1985 est son premier livre et est exemplaire comme illustration de son projet.

Ce livre est le fruit de 7 années d'enquête auprès de femmes volontaires prêtes à faire revivre leurs souvenirs d'engagement durant la seconde mondiale quand les nazis ont envahi l'URSS.

Elle a réussi à recueillir la parole de plusieurs dizaines de femmes en retournant voir plusieurs fois chacune d'elle jusqu'à ce qu'elles arrivent à livrer des mots et des souvenirs d'une force incroyable, d'une dureté inimaginable et d'une violence inouïe de ce que ces femmes russes ont pu vivre.

Sur cinquante pages Svetlana ne retiendra qu'une à cinq pages, pas plus. Elle ne stylise pas et tâche de conserver la langue qu'emploient les gens. L'art de la parole est une tradition russe. Svetlana n'écrit pas l'histoire des faits mais celle des âmes.

La Biélorussie a énormément souffert pendant cette guerre.

Certaines parties de ce livre ont été censurées, mais Svetlana Alexievitch dit « *l'autocensure, la mienne et celle de mes interlocutrices était pire que la censure.* » Svetlana cherche à comprendre la vie humaine mais le résultat de ses livres est qu'ils détruisent tout de même les mythes, soviétiques ou postsoviétiques.

« *La guerre dans la littérature était très jolie. Tout y avait un sens : il faut repousser l'ennemi. Mais ce que les paysannes retraçaient était totalement dénué de sens. Elles peignaient la cruauté humaine, par exemple, la manière dont les partisans débarquent dans un village et tuent toute la famille d'un polizei (membre d'une milice supplétive aux SS), enfants et grands-parents compris et brûlent leur ferme* ». En Biélorussie, plutôt à la campagne qu'à la ville les anciens parlaient souvent de la guerre lors des fêtes de familles et comme ils restaient peu d'hommes, les femmes évoquaient la guerre des partisans contre les nazis, des hommes affamés et épuisés qui se cachaient dans les bois. Souvent ils débarquaient dans un village et prenaient la dernière vache aux paysans. Un autre exemple terrible, une femme qui se cachait dans les marais, avec ses enfants pour échapper aux nazis. Elle ne pouvait tous les nourrir. Ils risquaient de la faire repérer. Elle a dû en noyer deux.

La presse soviétique n'évoquait jamais la manière dont les allemands s'étaient comportés avec les juifs.

La Biélorussie n'est jamais vraiment sortie du communisme, beaucoup regrettent le culte du sacrifice qui caractérisait la société. L'argent était méprisé. L'altruisme était une valeur. Dans les témoignages de ces femmes, ressort nettement ce patriotisme.

La féminisation de l'armée s'est développée durant la seconde guerre mondiale dans différents pays, mais dans l'armée soviétique, près d'un million de femmes ont servi dans les différentes armes. Il y avait parmi elles des tireurs d'élite, des pilotes d'avion, des conducteurs mécaniciens de chars lourds, des mitrailleurs...

Svetlana dit « *Tout ce que nous savons de la guerre nous a été conté par des hommes. Nous sommes prisonniers d'images masculines, de sensations masculines, de mots masculins. Les femmes se réfugient toujours dans le silence, et si d'aventure elles se décident à parler, elles racontent non pas leur guerre, mais celle des autres. ...La guerre féminine possède ses propres couleurs, ses propres odeurs, son propre éclairage et son propre espace de sentiments.Les humains ne sont pas les seuls à en souffrir : souffrent avec eux la terre, les oiseaux, les arbres, ce qui est encore plus terrible.* »

Svetlana, au cours de ses premiers enregistrements, prend conscience que « *ces femmes sont des conteuses*

au talent bouleversant ». En se racontant, les gens recréent, « réécrivent » leur vie. Ce sont les femmes simples qui manifestent le plus de sincérité : infirmières, cuisinières, blanchisseuses... Les mots qu'elles emploient ne sont pas tirés de leur culture mais uniquement de leurs propres souffrances.

Dans les récits, ce qui m'a le plus frappé, c'est ce patriotisme qui a conduit de très jeunes filles de 16-17 ans à quitter l'école et leurs parents contre leur gré pour partir combattre. Arrivées à la caserne, les militaires coupaient leur longue tresse et elles revêtaient un pantalon et une vareuse prévus pour des hommes et donc pas à leur taille. Les bottes étaient souvent plusieurs pointures au-dessus de la leur. Elles recevaient une formation rapide au maniement des armes, aux pratiques de camouflage... Quand ces jeunes filles arrivaient dans un bataillon, le commandant refusait dans un premier temps de leur attribuer une fonction aux avant-postes de la ligne de front, mais comme elles étaient déterminées, il cédait. Dans d'autres récits certaines femmes expliquent qu'elles avaient leurs règles mais aucune protection, le sang coulait et elles ne pouvaient pas se laver...

Elles ont tout vu, tout vécu de cette guerre, de nombreux traumatismes, en particulier certaines tireurs d'élite disent qu'après durant des années, impossible de voir la couleur rouge ou d'aller chez le boucher ne supportant pas la vue du sang de la viande. Une autre de 21 ans, rentrée de la guerre chez ses parents les cheveux blancs comme une vieille femme, commotionnée, mal entendante d'une oreille.

Dans de nombreux récits de ces femmes, elles racontent aussi que la vie ordinaire a repris immédiatement après la guerre, mariage, enfants, travail comme si rien ne s'était passé. Le silence absolu s'est imposé, les souvenirs traumatiques enfouis dans la mémoire.

2 – Evelyne

« **Le cantique des innocents** » de **Donna Leon** 2007 Calmann Lévy.

L'auteure est une romancière d'origine américaine qui a longtemps vécu à Venise et qui a écrit de nombreux policiers qui se déroulent dans sa ville d'adoption. Elle est surnommée « la reine du polar vénitien ». Ce sont « **Les enquêtes du Commissaire Brunetti** ».

Elle a peu écrit en dehors de cette série. Son œuvre est traversée par des thèmes contemporains et progressistes, tels la place des femmes, les difficultés des personnes fragiles, l'homosexualité, la mafia des déchets en Italie... Elle écrit en américain, est traduite dans de nombreuses langues mais refuse d'être traduite en italien pour préserver son anonymat et afin de ne pas être accusée de reproduire des stéréotypes à propos de l'Italie.

Passionnée d'opéra baroque, elle est mécène du groupe de musique renommé : *Il Pomo d'Oro*.

Il s'agit d'un roman policier qui se déroule à Venise, particulièrement dans le milieu médical. Il commence de manière effroyable par l'enlèvement d'un bébé de 18 mois chez son père, pédiatre. Or, en même temps, d'autres petits enfants sont aussi enlevés. La population de Venise est bouleversée. Commence alors la quête difficile du commissaire Brunetti et de ses adjoints. La population émet de multiples hypothèses, des témoignages affluent ... et la police a bien du mal à trouver qui est coupable, qui est innocent.

J'avais lu ce livre car il m'avait été conseillé et qu'une histoire qui se déroule à Venise me passionne souvent. Je n'ai pas été déçue ! Le suspens est terrible. Il n'y a pas une goutte de sang, pas un seul meurtre mais c'est très impressionnant. Et puis, on retrouve bien l'atmosphère de Venise, ses lieux hors circuits touristiques, sa population et ses multiples occupations. Très bien.

« **La Tresse** » de **Laetitia Colombani**. 2017, Grasset.

L'auteure est surtout connue comme scénariste et réalisatrice de films. Elle est aussi comédienne au cinéma et à la télévision. Depuis 2017, elle a aussi écrit 2 romans, « **La Tresse** » et « **Les Victorieuses** ». Le premier, dont je vais parler, a été un grand succès national et international.

3 femmes, 3 vies très différentes, 3 continents, 3 femmes courageuses et un sujet qui les rassemble : les cheveux. Comment les cheveux de Smita vont permettre à Giulia de relancer son atelier et à Sarah de retrouver du courage pour repartir dans la vie.

Dans ce roman, alternent les chapitres consacrés à chacune d'entre elles.

Smita, femme dâlit (intouchable) en Inde se refuse à ce que sa fillette de 5 ou 6 ans vive la même condition qu'elle : humiliations, pauvreté, métier répugnant ... ce qui est décrit dans les premiers chapitres qui lui sont consacrés. Elle veut à tout prix que sa fille aille à l'école pour pouvoir avoir un autre métier et sortir de ce statut. Malgré ses efforts, cela n'est pas possible et elle va fuir sa ville pour aller vivre ailleurs et commencer une nouvelle vie, pour elle et sa fille.

Giulia est une jeune Sicilienne qui travaille dans l'atelier de perruques de son père dont elle prendra la succession. Celui-ci décède brutalement et Giulia découvre que l'entreprise est au bord de la faillite. Elle se bat pour la redresser, découvre l'amour et, en même temps, la solution pour la survie de son atelier.

Sarah est une brillante avocate canadienne, repérée pour être une cadre dirigeante du cabinet prestigieux dans lequel elle travaille. Lorsqu'elle apprend qu'elle est gravement malade, elle fait tout son possible pour cacher cette « faiblesse » dans un monde professionnel sans pitié. On assiste à l'ambiance de compétition et de

jalousie dans ce cabinet dans lequel on ne peut faire confiance à personne. Mise de côté, elle déprime d'abord, se recentre sur sa vie de famille avant de se lancer dans la création d'un nouveau cabinet d'avocats. J'ai trouvé ce livre très intéressant et même palpitant car on s'attache à ces 3 femmes et à leur histoire.

« **Âme brisée** » de **Akira Mizubayashi** 2019, Gallimard

L'auteur Akira Mizubayashi est un écrivain japonais contemporain, par ailleurs universitaire, professeur de français. Après des études de français en France, il retourne au Japon et publie des essais en japonais et en français. Ses romans sont écrits en langue française. Celui-ci a reçu le prix des libraires en 2019.

Ce roman commence dans la douceur d'une répétition de musique. Yu, professeur d'anglais est aussi violoniste amateur et dirige un quatuor qui comprend 3 étudiants musiciens d'origine chinoise. Rei, le fils de Yu, assiste à cette répétition lorsque celle-ci est brutalement interrompue par l'arrivée de soldats violents. Sur les conseils de son père, Rei se cache dans l'armoire et assiste, terrorisé par la scène. Nous sommes en 1938, à Tokyo, lors du conflit sino-japonais, pendant une période d'ultra-nationalisme. Il n'est pas bon d'être chinois ni de les rencontrer. Il n'est pas bon non plus de jouer de la musique occidentale. Un soldat brise le violon du père ... L'âme brisée, c'est à la fois celle d'un enfant qui ne revoit plus son père, emmené avec ses amis par les soldats et la petite partie de bois, à l'intérieur du violon qui assure sa sonorité. Le lieutenant Kurokami, lui-même amateur de musique occidentale, arrive enfin dans la scène. Il remet le violon brisé à Rei qu'il a découvert dans sa cachette et qui peut se sauver. Il ne reverra plus jamais son père.

L'histoire magnifique du livre est celle de la reconstruction de ce violon (un violon de qualité, de Nicolas François Vuillaume) et la reconstruction de Rei, tout au long de sa vie, après ce traumatisme. En effet, Rei est adopté par un ami français de son père, vit en France, sous le nom de Jacques Maillard. Il devient luthier, étudie à Mirecourt puis à Crémone. Il n'a de cesse de progresser dans la réparation du violon et dans la recherche des derniers moments de son père et de ses amis... Le puzzle qui se reconstitue réserve de belles surprises.

C'est un livre que j'ai beaucoup aimé et qui m'a beaucoup émue. On y est bercé par la présence de la musique, Rosamunde de Schubert, un rondeau de Bach, un concerto de Berg. On y navigue de la culture japonaise à la culture française et on y est dépaysé. Les thèmes du souvenir, du deuil impossible sur fond de musique en font une œuvre mélancolique. C'est aussi une histoire pleine d'humanité grâce aux rencontres que fait Rei /Jacques. Ce livre tout en délicatesse et sensibilité est d'une écriture simple, toute en finesse ce qui contribue à son charme.

5 – Perspectives et prochaine réunion

Peu d'espoir de se revoir en février autrement que par vidéo.

Espérons que les mesures sanitaires portent leurs fruits pour envisager un rencontre en mars ou avril ...

Rendez-vous le **lundi 8 février, à 18h**, par visio avec Zoom

D'ici là bonnes lectures.

Amicalement

Alain